

Logicisme et antilogicisme en grammaire ⁽¹⁾

1. 1 - La mission de définir les concepts sur lesquels se fondent la grammaire, et en particulier les catégories verbales, fait partie de ce domaine de la théorie linguistique que l'on a appelé traditionnellement « grammaire logique » ou « grammaire générale ». Il faut reconnaître que la méfiance dont font preuve de nombreux auteurs à l'égard des concepts grammaticaux se justifie en grande partie comme saine réaction contre les erreurs graves, et également traditionnelles, de cette discipline ; erreurs dues, justement, à son « logicisme » et à ses prétentions à atteindre une généralité mal comprise. Mais aucune erreur n'est uniquement une erreur. En réalité, la grammaire « logique » dissimulait une habileté fondamentale qu'ignore habituellement l'antilogicisme excessif, qui de ce fait retombe dans d'autres confusions presque aussi graves que celles du logicisme.

1. 2 - Comme on le sait, la grammaire « logique » a été très souvent critiquée ⁽¹⁾ et parfois très sévèrement. Mais cela n'a pas été fait toujours avec une cohérence parfaite, et surtout, sans tomber dans l'erreur d'aller plus loin que le but initial. En effet, de nombreux auteurs, acceptant implicitement le postulat logiciste selon lequel la logicité devrait se rencontrer dans la langue abstraite ou dans le dictionnaire, ont cru pouvoir opposer à l'identification erronée du langage avec la pensée logique une antinomie tout

(1) Traduction de Eugenio COSERIU : *Teoría del lenguaje y lingüística general*. Biblioteca románica hispánica. Editorial Gredos S. A., Madrid.

aussi erronée entre langage et logique allant même jusqu'à considérer le langage comme « illogique », « irrationnel », « contraire à la logique », etc... (2). C'est ce qui arrive, par exemple, quand, à l'unité supposée de la logique, on oppose la variété de la pensée « idiomatique » (3) ; quand l'observation bien connue de L. LEVY BRULH selon laquelle certaines langues révèlent une « mentalité prélogique » est citée comme preuve de l'indépendance entre langage et logique (4) (tandis que cela signifie exactement le contraire, impliquant que les autres langues devraient refléter une « mentalité logique ») ; ou quand on discute des catégories réelles de la parole du point de vue des « classes de mots » de la norme.

1. 3 - Un exemple clair de cette dernière incongruité est celui de K. VOSSLER : « Quel dommage que la logique grammaticale ne veuille jamais coïncider avec la véritable logique. Il est dommage que la langue ne veuille pas renoncer à la vieille habitude d'utiliser le représentant du concept de substance, le substantif, pour exprimer des significations modales, relatives et même irréelles ; d'élever l'adjectif au niveau de la substance ; de comparer plusieurs expressions de la substance ; de changer la multiplicité en qualité... » (5). A côté de la confusion à propos du concept de substance, qui ne s'oppose nullement aux significations modales, relatives et irréelles (cf. 3. 4), on trouve là, en même temps, une critique pertinente de l'erreur logiciste et de l'erreur antilogiciste. L'erreur logiciste consiste à situer les catégories verbales dans la « langue », en les faisant correspondre à des classes fixes de mots. L'erreur antilogiciste consiste à croire que cela détruit en quelque sorte la réalité des catégories en tant que fonctions sémantiques de la parole. En effet, l'adjectif « élevé au niveau de la substance » est simplement un substantif, ou, si on préfère, un « mot » qui dans la norme de la langue est en principe un adjectif, mais qui dans ce cas précis est substantif et correspond à cette catégorie, parfaitement définissable comme telle. VOSSLER fait la critique des catégories en utilisant les catégories elles-mêmes et ne se rend pas compte que l'erreur de la grammair « logique » n'est qu'une erreur de perspective.

1. 4 - D'autres auteurs donnent dans un logicisme opposé, en essayant de trouver dans l'expression linguistique la cause des incohérences de pensées, quand ils ne prétendent pas sans autre forme de procès corriger le langage pour l'adapter à ce que, selon eux, devrait être la logique.

Cela implique qu'on considère le langage comme un « code » conventionnel. Les exigences de stabilité et de non-ambiguïté des « langages » scientifiques sont, sans doute, légitimes dans certaines limites et pour des buts déterminés, mais elles ne justifient pas les tentatives d'identification de ces systèmes « construits » avec les langues historiques, qui se structurent de manière entièrement différente (7).

1. 5 - Il est donc nécessaire d'essayer de mettre en évidence quelles sont les erreurs essentielles du logicisme linguistique, afin d'indiquer de quelle manière celles-ci peuvent être éliminées sans pour autant retomber dans les erreurs antilogicistes. Une erreur ne se réfute pas par une autre erreur : l'unique résultat de ce procédé est d'avoir deux erreurs au lieu d'une.

2. 1 - L'erreur logiciste fondamentale est de considérer le langage comme un objet de nature logique ; ou plutôt, comme un produit de la pensée logique. Cette erreur, comme d'autres que le stagyrite n'a jamais commises, est attribuée habituellement à Aristote. La phrase malheureuse de F. MAUTHNER : « si Aristote avait parlé le chinois ou le dakota sa logique et ses catégories auraient été différentes » (8) est souvent répétée, soit pour soutenir qu'Aristote a déduit sa logique du langage, soit pour affirmer qu'il a lié le langage à la logique. Mais Aristote n'a rien fait de tout cela, il a donné de façon très nette la priorité au langage sur la pensée logique, indiquant que le langage en tant que tel est simplement *logos sémantique* : expression significative, qui ne contient ni vérité ni erreur, car ces dernières ne se rencontrent que dans l'affirmation et dans la négation dans le *logos/apopha'ntique*. De plus Aristote a exclu la possibilité d'équivoques, précisant textuellement que la prière, par exemple, est une expression sémantique, mais

elle n'est ni vraie ni fausse et, par conséquent ne constitue pas « une proposition »⁽⁹⁾.

L'erreur logiciste dont il est question réside, donc, essentiellement, dans une identification entre le *significatif* et le *logique*, dans la confusion du primaire et de l'indifférencié avec ce qui représente déjà le résultat d'une différenciation à l'intérieur du significatif, ou plutôt d'une orientation, d'une détermination particulière du logos sémantique. Ou bien, considérant le problème sur le plan de la finalité, qui est le plan propre du langage (ce dernier étant une manifestation de la liberté), l'erreur consiste à confondre la finalité qui appartient à l'essence de l'objet, à l'*activité linguistique* en soi, indépendamment des déterminations ultérieures —, et qui est une finalité significative, avec la finalité accessoire, propre à n'importe quel acte. Cette finalité n'appartient pas à l'essence de l'objet *langage*, mais elle s'identifie avec le *dessein du sujet linguistique* dans un acte déterminé, et peut-être logique, mais peut-être aussi esthétique ou pratique. Il s'agit donc d'une confusion de plans : le langage n'est pas logique mais antérieur au logique⁽¹⁰⁾. Alors que le logique est toujours et nécessairement sémantique (linguistique), le sémantique (linguistique) n'est jamais essentiellement logique. Le langage est la première manifestation spécifique de l'homme en tant que tel⁽¹¹⁾ — c'est-à-dire en tant qu'être capable de connaître le monde et de se connaître lui-même —, de même que la première forme, et la seule absolument générale, dont l'homme dispose pour fixer et objectiver au delà des impressions et des réactions immédiates, la connaissance du monde et de lui-même, c'est-à-dire tout le contenu de la conscience. Cela signifie d'une part que le langage et ses catégories internes n'ont pas de relations propres avec la faculté de penser, mais avec la faculté de connaître⁽¹²⁾ ; et, d'un autre côté, que le langage (comme activité inter-subjective de l'homme historique), loin de pouvoir se réduire à d'autres catégories est une catégorie autonome et la forme nécessaire à la manifestation de la pensée, aussi bien logique que poétique et pratique⁽¹³⁾. En ce qui concerne les modes de pensées, le langage historique — en tant que logos simplement

sémantique — se présente donc comme « neutre », « indéterminé » ou, plutôt, indifférencié⁽¹⁴⁾. Et, en ce qui concerne la pensée logique en particulier, loin d'« être dépourvu de concepts », comme on l'a dit quelquefois (cf. 3. 2. 5.), le langage apparaît comme le lieu même des concepts, car ils sont nécessairement antérieurs au logos propositionnel. Les concepts, comme les *a vus* Aristote, appartiennent en propre au logos sémantique, puisqu'ils n'affirment ni ne nient, et ne sont en eux-mêmes ni vrais ni faux, car il n'y a pas en eux « composition et division »⁽¹⁵⁾. En effet, le langage est le « médiateur » nécessaire à la formation des concepts⁽¹⁶⁾, et la première universalité de même que les premières distinctions nécessaires à la structuration de la pensée logique, se rencontrent justement dans le langage et dans ses catégories⁽¹⁷⁾. Le langage est un « avant » et non un « après », en relation avec la pensée logique. Celle-ci détermine, certainement modifie et dépasse les concepts que le langage lui procure, mais, en même temps elle dépend du langage : en premier lieu, parce que les concepts primaires doivent être extraits du langage par cette pensée logique ; en second lieu parce qu'elle doit s'exprimer par le moyen du langage⁽¹⁸⁾. Il faut donc inverser la perspective logiciste : le langage n'est pas le produit de la pensée logique mais au contraire celle-ci se base nécessairement sur le langage. Les mots et les concepts, qui sont les signifiés virtuels de mots, doivent exister pour que puisse exister la pensée logique, et non pas l'inverse.

2. 2 - La seconde erreur logiciste consiste à placer la « logicité » (= sémanticité) dans le « système », dans la langue abstraite, par exemple en attribuant des sens* catégoriels déterminés à des « formes » déterminées et en prétendant qu'à la même forme correspond toujours le même sens ou que la valeur attestée simplement comme étant la plus fréquente soit la valeur constante de la forme considérée. C'est ce qui arrive quand on prétend attribuer à une forme comme *blanco* une valeur adjectivale, non dans tels et

* Nous avons traduit « significado » par *sens*, et non par *signifié*, car E. Coseriu n'utilise jamais le terme de *signifiant* (N.D.T.).

tels emplois mais « dans la langue espagnole » ou lorsqu'on affirme que, si dans un emploi déterminé « blanco » est substantif, cela serait en quelque sorte « contraire à la logique ». Il est difficile de savoir sur quelle logique se basent ceux qui adoptent une telle attitude, car pour les logiciens, les mots (ou plutôt, les termes) signifient seulement à l'intérieur de la proposition et même, pour beaucoup d'entre eux le « défaut » essentiel du langage naturel serait son « asystématicité »⁽¹⁹⁾ due, en premier lieu, à la valeur variable des mots (considérés comme de simples « formes »)⁽²⁰⁾. En effet, cette seconde erreur est beaucoup plus fréquente chez les linguistes que chez les logiciens. Une attitude particulièrement typique est celle de V. BRONDAL, pour qui le « logique » appartiendrait à la « norme » et la « valeur logique » d'un mot serait constante⁽²¹⁾. Ceci implique qu'on ignore que la « langue » n'est pas une réalité autonome, mais qu'elle se structure à partir de la parole, et que la norme n'est pas un système fixe et immuable, mais un simple repère médian, car les sens qu'elle recouvre sont traditionnels et « il y a beaucoup de traditions »⁽²²⁾. La valeur « logique » (= sémantique) d'une forme peut devenir constante au moyen et à l'intérieur d'une convention explicite, mais elle ne l'est pas en soi dans la langue, comme le prouve par exemple, le fait que n'importe quel mot et même des syntagmes entiers, peuvent avoir une valeur de substantif. En réalité, la langue ne peut être ni logique ni illogique, car elle possède seulement des sens potentiels, et non réels. Il n'existe aucune logicité du système grammatical, qui est un « schéma de schémas », de même qu'il n'existe pas de logicité du dictionnaire⁽²³⁾, qui est un simple « registre d'une parole qui a été » et des valeurs les plus fréquentes qu'on y a trouvées⁽²⁴⁾. On ne peut qualifier de logique ou d'illogique que des actes de parole déterminés, non en tant que langage, mais en tant qu'affirmation ou négation, c'est-à-dire, en tant que manifestation de telles ou telles pensées.

2. 3 - La troisième erreur de la grammaire logiciste est de confondre le « logique » (= sémantique) et l'ontologique, c'est-à-dire entre les sens et les choses signifiées⁽²⁵⁾. En ce

qui concerne les catégories verbales, cette erreur se manifeste dans ce qu'on appelle le critère « logico-objectif », selon lequel on considère, précisément les parties du discours comme correspondantes des « catégories de la réalité » : ainsi, le substantif désignerait des « choses » ; l'adjectif, « des qualités » ; le verbe, « des procès réels ». L'apparente coïncidence entre les deux séries de « catégories », surtout en ce qui concerne les substantifs et les verbes, qui, en effet, s'appliquent normalement à des « choses » et des « procès » (dans le sens étymologique, qui est aussi celui de l'allemand *Vorgang*), ne justifie pas la confusion logiciste : pour le démontrer il suffit d'observer que les mêmes faits réels peuvent être désignés avec des mots correspondant à diverses catégories, aussi bien dans des langues différentes que dans la même langue. Ce qui arrive, c'est qu'ici on considère comme constante la manière la plus fréquente de désigner certains faits et, en ce qui concerne des langues différentes, on a coutume de partir de ce qu'on constate couramment dans la langue de l'investigateur ou dans une autre langue que ce dernier prend pour modèle de « logicité ». Mais il ne faut pas confondre la réalité pensée (*Wirklichkeit*) et la réalité naturelle (*reale Wirklichkeit*)⁽²⁶⁾ et, surtout il ne faut pas oublier que la langue ne se détermine pas à partir de la réalité, mais que, au contraire, la réalité se conçoit au moyen de la langue. Ainsi, si dans une langue on ne peut pas dire « la pared blanca » ou « puer aegrotus est », mais seulement « la pared blanca » ou « puer aegrotat », cela ne signifie pas que dans cette langue la « qualité » réelle s'exprime au moyen de verbes, mais que cela même que nous pouvons concevoir comme « qualité » est conçu, dans la langue considérée, exclusivement comme procès, et que dans cette langue la catégorie de l'adjectif tout simplement n'existe pas.

2. 4 - Aux trois erreurs déjà signalées, s'ajoute souvent celle de prétendre trouver les mêmes catégories — la même « pensée logique » — dans toutes les langues. Cette erreur se manifeste, dans le domaine théorique, par le postulat d'une « langue logique idéale », dont les langues historiques seraient des copies plus ou moins imparfaites⁽²⁷⁾, et, par-

fois, dans l'identification de cette « langue idéale » avec une langue historique déterminée, par exemple le grec ou le latin ⁽²⁸⁾. Et dans le domaine pratique, la même erreur se manifeste dans l'application des catégories d'une langue à d'autres langues qui possèdent des catégories distinctes ; c'est ce qui arrive, par exemple, quand on parle de « datif » ou d'« ablatif » dans la grammaire espagnole, ou quand on décrit le guarani selon les schémas de la grammaire latine. Mais en vérité il n'existe pas d'autres langues que les langues historiques (puisque les langues sont par définition des objets historiques) et qu'elles présentent des schémas formels (et sémantiques) divers ⁽²⁹⁾, et ne sont ni logiques ni illogiques. On peut accepter le fait que « les langues représentent l'utilisation pratique des procédés du langage » ⁽³⁰⁾, ou que « les langues sont des variations sociales et historiques sur le grand thème humain du langage » ⁽³¹⁾ ; mais cela ne signifie pas que les procédés doivent être les mêmes dans les diverses langues, ni que les langues historiques devraient refléter une « langue-idée ». Les catégories linguistiques possèdent une universalité conceptuelle, et non une généralité historique.

3. 1 - A ces erreurs du logicisme, l'antilogicisme linguistique oppose d'ordinaire d'autres erreurs, basées le plus souvent sur les mêmes confusions, et principalement sur la confusion entre le logique et le sémantique et sur le fait de situer le sémantique dans la langue abstraite. C'est ainsi que l'antilogicisme n'arrive pas à dépasser les erreurs logicistes et apparaît fréquemment comme une autre forme de ce même logicisme.

3. 2. 1 - A l'erreur logiciste qui consiste à considérer le langage comme un produit de la pensée logique, l'antilogicisme extrême oppose, comme on l'a déjà signalé, l'erreur de le considérer comme « illogique », « contraire à la logique », « étranger à la pensée rationnelle ». Mais le langage n'est pas illogique, mais antérieur à la pensée logique. Considéré dans sa réalité historique, le langage est « *logos sémantique* », qui, dans les actes de parole, présente des déterminations a posteriori : c'est-à-dire que, sans cesser

d'être sémantique, il est en plus *fantastique* (poésie), « *apophantique* » (expression logique) ou *pragmatique* (expression pratique). Et, naturellement il n'est étranger à aucune de ces trois formes puisqu'il les possède indifféremment toutes les trois. Il ne leur est pas étranger parce qu'il existe seulement par des actes orientés en vue du fantastique, de la logique ou de la pratique, et parce qu'une quelconque expression peut être considérée sous un quelconque de ces trois aspects : la *sémantique* est le trait constant et spécifique du langage ; mais la *pure sémantique* n'est jamais effective concrètement et ne se justifie que par les exigences de l'investigation. De telles exigences se justifient quand il s'agit d'étudier les aspects communs, les modes significatifs constants, que revêt le langage dans les actes de parole orientés de diverses façons. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le cas des catégories verbales. En effet, le mode significatif (et non le sens) d'un mot comme « *Socrate* », dans la phrase « *Socrate est mortel* », est constant et indépendant du fait que cette phrase appartienne à un syllogisme, à un poème ou simplement qu'elle doive effrayer Xantipe. C'était justement, l'intuition profonde de la grammaire logique, obscurcie par l'identification entre le sémantique et le logique. Mais l'antilogicisme, pour éviter l'erreur logiciste, ignore également cette intuition et en vient, dans ses diverses formes, à considérer les catégories verbales comme des conventions, ou comme de simples schémas formels, ou à les faire dépendre d'un « sentiment du sujet parlant » ambigu.

3. 2. 2 - Ainsi donc, les catégories verbales ne sont pas des conventions, mais des réalités de la parole. La définition d'une catégorie verbale ne dépend pas d'une simple décision arbitraire, comme par exemple établir la date à laquelle commence le Moyen Age. Les limites du Moyen Age n'existent pas avant et indépendamment de notre décision puisqu'il s'agit d'un concept qui est établi par convention au niveau d'un processus d'investigation. En revanche, les catégories verbales sont des réalités du langage, qui existent indépendamment de notre décision de les délimiter et de les définir ⁽³²⁾. Si elles étaient conventionnelles, il ne serait pas nécessaire de le démontrer : il suffirait d'indiquer quand et

dans quels termes on a établi la convention. De plus, elles ne présenteraient aucune difficulté réelle. Personne n'éprouve de difficulté à attribuer la date de 1493 à l'époque moderne, si l'on accepte le fait que le Moyen Age s'achève en 1492. Tout au plus on pourrait vérifier les divergences entre différentes conventions. Ce qui se passe en réalité, c'est que toute tentative de démontrer que certaines définitions des catégories verbales sont conventionnelles et qu'elles ne sont pas confirmées dans certains cas précis, se base, précisément, sur la connaissance des catégories réelles. Ainsi, par exemple, si on observe qu'une forme comme « *blanco* » est quelquefois adjectif et d'autres fois substantif, cela n'implique en aucune manière la conventionnalité des concepts d'« adjectif » et de « substantif ». Au contraire, pour faire cette même objection, il faut savoir ce que sont les adjectifs et les substantifs réels, l'objection par conséquent, ne vaut seulement que par opposition à l'erreur que l'on commet en attribuant une mode significatif constant à une forme abstraite, qui est, justement, une erreur logiciste. Les limites des catégories verbales ne sont pas non plus analogues à la distinction qu'on établit par exemple, entre morphologie et syntaxe. Les distinctions de ce dernier type se situent à un autre niveau : elles se réfèrent à la grammaire, et non au langage. La morphologie et la syntaxe n'existent pas avant la définition formelle grâce à laquelle ces concepts se structurent ; ce ne sont pas des réalités de la parole, mais des schémas de ce *métalangage* (*parole sur la parole*) qu'est la grammaire. Les discussions sur ce sujet n'appartiennent pas à la théorie linguistique (théorie du langage), mais à la théorie de la linguistique ; ce sont, en réalité, des discussions épistémologiques. Et elles sont le plus souvent vaines, car un métalangage peut assumer diverses structures, selon les objets d'étude, et peut-être même tel qu'on le souhaite, à la condition de rester cohérent et d'être « exhaustif » en ce qui concerne les buts choisis (33).

3. 2. 3 - D'autre part, les catégories ne peuvent pas non plus être identifiées aux schémas formels dans lesquels elles se matérialisent. Ces derniers sont utiles pour la reconnaissance des sens catégoriels mais ne sont pas des sens : ils

appartiennent à l'aspect physique du signe, et non à la sémantique. Les schémas formels sont déterminés par le sens et non l'inverse : « les mots jaillissent des significations (de même que des formes d'expression déterminées), au lieu de pourvoir de significations ces choses qu'on appelle mots (on entend par mots les signes dans leur aspect physique) » (34). Le langage est essentiellement une finalité significative et ne peut être considéré comme un langage indépendamment d'une telle finalité (35). C'est ce qui apparaît déjà dans la définition aristotélicienne du langage comme *logos sémantique* : ce langage n'est pas seulement un fait sémantique, significatif, mais c'est un *logos*, c'est-à-dire, une expression humaine libre et intentionnelle. C'est pourquoi, Aristote indiquait (36) que les cris des animaux « signifient quelque chose », mais ne sont pas des symboles (37). Pour qu'il y ait signe linguistique il faut qu'il y ait une intentionnalité significative, que quelqu'un présente quelque chose comme un signe (38). La partie physique du signe ne vaut que dans la mesure où elle guide l'auditeur vers un sens intentionnel (39). Il est vrai que le sens ne peut « s'observer », car il n'a pas le même type d'objectivité que les choses et les événements physiques. Mais ceci n'implique nullement qu'on puisse l'ignorer ou l'interpréter en termes de réalité physique. Mais au contraire, cela implique que le sens se trouve à un autre niveau de l'investigation, où l'observation extérieure s'avère complètement impropre et inadéquate. En effet, le langage appartient en même temps à la nature et à l'esprit, au monde et à l'intimité de la conscience, et ce qui est observé n'est pas le langage, mais plutôt le *simple langage*, c'est-à-dire l'aspect physique du langage (40). La grammaire en tant que description d'un système linguistique, est sans doute, une discipline formaliste : elle décrit nécessairement des schémas formels. Mais la description des schémas ne coïncide pas avec la définition des catégories sémantiques que les schémas eux-mêmes ne font que représenter physiquement. De plus, la description est une opération raisonnable si elle se fait seulement en fonction de la signification. Dans ce sens, SCHUCHARDT ne se trompait pas quand il disait « qu'il n'y a qu'une seule

grammaire qui s'appelle sémantique, ou mieux encore, science de la désignation » (41).

3. 2. 4 - Quant au sentiment du « sujet parlant » (qui est différent du *savoir* de ce dernier) il a sans doute, ses raisons d'être, mais il ne peut servir de base à aucune définition ; il ne peut permettre d'établir que des descriptions. La grammaire « psychologique » ne peut définir, mais uniquement répertorier des déclarations et vérifier des attitudes face aux faits linguistiques.

3. 2. 5 - Mais un des corollaires les plus surprenants que l'antilogicisme déduit de l'alogicité supposée du langage est l'idée que, le langage n'étant pas logique, la linguistique ne devrait pas l'être non plus. A ce propos il convient de citer abondamment K VOSSLER : « Seule la logique connaît des classes de concepts ordonnés en hiérarchie et peut constater ou bien une restriction, ou bien une extension de concepts. Mais le langage n'est pas logique et ne peut être soumis à un traitement logique. Le langage n'a pas de concepts, mais des intuitions, ayant chacune son individualité et sa valeur momentanée et voulant être jugée pour elle-même. On pourra aussitôt coordonner les observations et les conclusions pour faire apparaître ce qu'il y a de semblable et de commun. Mais une disposition scientifique est impossible et il serait inutile de la chercher (42) ». VOSSLER confond ici le plan du langage et le plan de la linguistique et il établit une opposition impossible entre langage, d'une part, et logique et science, d'autre part, comme s'il s'agissait de choses situées dans le même plan : la « disposition scientifique » n'est pas à chercher dans le langage mais dans la linguistique. Toute science est logique parce qu'elle est science, et non parce qu'elle est science d'un « objet logique » (43). Il convient de dire la même chose au sujet des définitions : les « caballos », par exemple, ne sont certainement pas des objets logiques, mais une définition de « caballa » est et doit être aussi logique qu'une autre. Et même l'étude d'un objet irrationnel — si c'est une étude et non une contemplation — est nécessairement rationnelle. Même en admettant que le langage n'ait pas de « concepts » (mais cf. 2. 1), cela ne signifie pas que la linguistique ne les ait pas.

3. 3. 1 - A l'erreur logiciste qui consiste à placer la logicité dans la langue abstraite et à lier chaque forme à un sens déterminé, l'antilogicisme opposé répond d'ordinaire par l'erreur de croire que nous ne pouvons nous demander raisonnablement ce qu'est tel ou tel mode significatif (verbe, substantif, etc...), justement parce que ces valeurs ne peuvent être attribuées constamment aux mêmes formes, c'est-à-dire, acceptant comme règle et base de discussion ce qui n'est en fait qu'une prétention logiciste. En effet, vérifier que les catégories ne coïncident pas avec les classes de formes (parce qu'une forme peut correspondre à plus d'une catégorie) est une chose, et en déduire que les catégories ne peuvent se distinguer et se définir comme si elles devaient coïncider avec ces mêmes classes, en est une autre. Il s'agit ici d'un paralogisme évident, car dans un premier temps on attribue au terme « catégorie » justement ce sens (« classe de formes ») qu'on lui refuse dans un second temps. Et l'on ne remarque pas que pour faire la première vérification, il faut penser les catégories, en même temps, comme distinctes et comme différentes des classes. En réalité, l'unique déduction correcte est que les catégories ne peuvent se définir comme des « classes de formes » (parce qu'elles sont des modes significatifs, des fonctions sémantiques, et non des groupes de mots abstraits). Le fait que le « même mot » (c'est-à-dire la même forme abstraite) peut être, par exemple, substantif et adjectif, ou nom propre et nom commun, est simplement un fait dont il faut tenir compte et le fait de le signaler sert d'objection à l'erreur de « délimiter » les catégories verbales dans un plan qui ne leur correspond pas, et non à la possibilité de les définir : les faits peuvent invalider uniquement une définition qui ne tiendrait pas compte d'eux, mais non une quelconque définition. D'autre part, la définition ne se réalise pas sur le plan des « objets » ; elle ne se propose pas de décider si tels ou tels mots, concrets ou abstraits, sont ou ne sont pas des substantifs ou des adjectifs, mais plutôt de justifier cette même décision, en expliquant ce que signifie être un substantif ou un adjectif, c'est-à-dire, en délimitant des concepts.

3. 3. 2 - Pour la même raison, on ne peut accepter les tentatives visant à réduire la définition des catégories à la description et l'histoire des mots. La description et l'histoire ne s'occupent pas de *concepts* mais d'*objets* ; et les objets se désignent, se décrivent, se représentent, se classifient et — s'il s'agit d'objets historiques —, on peut faire leur histoire, mais ils ne se définissent pas. C'est pourquoi, ni la grammaire descriptive, ni l'histoire lexicale ne peuvent apporter des définitions. Les définitions qu'on appelle « historiques » et « descriptives » sont, en réalité, des vérifications de faits et des caractérisations d'« objets » : elles ne nous disent pas *ce qu'est* une catégorie verbale, mais seulement *comment sont* les mots (ou formes) correspondantes et *ce qui leur arrive*, dans telle ou telle langue (44).

3. 3. 3 - Cependant, cette seconde erreur antilogiciste n'est pas une erreur ordinaire, car elle fait toucher du doigt la vérité selon laquelle la langue linguistique n'est pas une langue conventionnelle, un simple code comme les idiomes artificiels, les « langages » établis pour et par la logique et les symbolismes mathématiques de type fixe. En effet, ceux-ci sont des systèmes privés de temps et d'histoire (45), tandis que la langue linguistique est essentiellement historique (46). Le langage « naturel » — qui est le fondement même de l'historicité de l'homme (47) — est constitué de signes mobiles qui se modifient dans l'acte de parole, modifiant à leur tour le système qu'ils intègrent, et ils disent toujours quelque chose de nouveau, « quelque chose qu'on n'a jamais dit auparavant » (48).

3. 3. 4 - Mais l'erreur logiciste, également, dissimulait une intuition importante : précisément celle de « l'objectivité » (ou mieux encore, « l'intersubjectivité ») de la signification. Il est bien certain qu'à la même forme peuvent correspondre plusieurs contenus sémantiques et que chaque mot, dans chaque nouvel acte linguistique, représente un nouveau sens (49). Mais il est vrai aussi que le langage n'est pas seulement le pouvoir de parler, mais « aussi le pouvoir de parler et de comprendre », car « son essence se trouve dans le dialogue » (50). Le langage est le fondement même

de l'intersubjectivité (51), puisque grâce à l'acte de parole, quelque chose est *communiqué*, c'est-à-dire, « devient commun », de telle sorte que « la référence du mot devient objective » (52). Cette objectivité de la signification est ce qui justifie la constitution de mots abstraits (formes qu'on suppose en relation avec une signification plus ou moins constante), et jusqu'à un certain point, ce qui explique la confusion entre les modes significatifs (catégories) et les classes de mots.

3. 4 - A la confusion logiciste entre le sémantique et le réel, l'antilogicisme oppose l'erreur de croire que la non-coïncidence vérifiée entre ces deux plans invaliderait les définitions sémantiques des catégories. C'est-à-dire qu'il retombe exactement dans la même erreur que le logicisme car il revient à une identification entre le sémantique et le réel en rejetant conjointement les deux critères. Mais une définition sémantique n'est pas une définition ontologique, ou du point de vue de la « réalité naturelle ». C'est pour cela qu'il est étonnant de rencontrer aussi souvent dans la critique et la théorie des catégories verbales des équivoques comme celles d'affirmer que « indépendamment de la forme, des mots comme *hambre, sueño, huida, conversación*, devraient être considérés comme des verbes, puisqu'ils désignent des procès » ; ou que les mots comme *rapide, belleza, grandeza* désignent des qualités sans être des adjectifs » ; que dans « *lumière du soleil* » et « *lumière solaire* » (1) il est dit la même chose avec le nom « *soleil* » et l'adjectif « *solaire* » ; que le substantif peut signifier « qualité », par exemple, « *belleza* » et « *procès* », par exemple, « *llegada* » ; que *verdure-verdoyer, marche-marcher* expriment « la même notion », etc... (53). Dans toutes ces affirmations, qui se voudraient des objections contre le caractère sémantique des catégories verbales, on confond d'une part, le « signifier » et le simple « dénoter » et, d'autre part, le *sens lexical* et le *sens catégoriel* : le « *quoi* » et le « *comment* » de la signification. Et ces affirmations sont sans fondement justement parce que les catégories verbales ne correspondent pas à

(1) en français dans le texte (N.d.T.).

des différences par rapport au « *quoi* », mais par rapport au « *comment* » : à des différences dans le mode de la conception, « *in der Weise der Erfassung* »⁽⁵⁴⁾. S'il n'en était pas ainsi, on devrait sérieusement se demander si les mots « *action* » et « *verbe* » (qui, certainement, signifient « *action* » et « *verbe* ») doivent être considérés comme des verbes, et pourquoi les mots « *qualité* » et « *adjectif* » (qui plus que tout autre signifient « *qualité* » et « *adjectif* ») ne sont pas des adjectifs.

La plupart des objections du type de celles qui ont été citées — et qui servent, naturellement, contre le critère appelé « *logico-objectif* » (c'est-à-dire contre l'identification des catégories verbales avec les supposées « *catégories de la réalité* ») — sont comprises également comme étant adressées à l'encontre de l'utilisation linguistique du concept aristotélicien de « *substance* ». Cependant, ces objections elles-mêmes — quand elles n'identifient pas la substance à la matière — confondent la *substance ontologique* (identité d'un objet avec lui-même) et la *catégorie de substance* ; *l'être* et *ce qui est conçu comme être* ; ce qui est l'objet dans la réalité naturelle et ce qui est objet autonome pour la pensée (soit, selon la formation de Spinoza, « *quod in se et per se concipitur* »). Le propos de la théorie linguistique n'est pas de vérifier dans quelle mesure on peut justifier les critiques formulées contre l'idée des substances ontologiques⁽⁵⁵⁾. En revanche, il est important de souligner que les éventuelles substances de la réalité sont une chose et la catégorie de substance en tant que moule de l'intuition et du langage, une autre chose : différence qu'Aristote, grand « *substantivateur* » d'expressions entières (*) n'ignorait certainement pas. Grâce à la catégorie de substance on peut objectiver également l'identité, réelle ou conceptuelle, entre *corro* — *courreré* — *corría* — *corriamos*, etc... (*el correr* = le fait de courir) et peuvent devenir à leur tour des objets mentaux autonomes, « *un sauve-qui-peut* » et « *el aquí* », qui certainement ne sont pas des « *objets* » de la réalité naturelle⁽⁵⁶⁾.

* (*tó tí ên einai* est également un « *substantif* »).

3. 5 - Finalement, à l'erreur qui consistait à postuler la généralité historique des catégories, l'antilogicisme oppose l'erreur parallèle de considérer que, si elles n'étaient pas générales, les catégories ne pourraient être définies « *universellement* » mais seulement à propos d'une langue déterminée. Mais une définition conceptuellement « *universelle* » n'implique pas qu'on affirme la généralité historique de ce qui est défini : le fait de définir sémantiquement l'adjectif ne signifie pas qu'on attribue les adjectifs à toutes les langues. D'autre part, en ce qui concerne une langue déterminée, on ne peut dire ce qu'est une catégorie, mais seulement si elle est utilisée ou non dans cette langue et, si elle est utilisée, quel est le schéma formel dans lequel elle s'exprime. Nous ne pouvons définir « *l'adjectif-en-anglais* », le « *substantif-en-allemand* », etc...

A ce propos, on a observé qu'une définition du nom comme « *a noun is a word used as the name of a living being or a lifeless thing* » est inutile parce qu'« *elle ne nous dit rien sur la structure de l'anglais et ne nous permet pas de reconnaître un nom quand on le rencontre* »⁽⁵⁷⁾. En effet, la définition citée est indéfendable, mais non pas pour les raisons indiquées, mais plutôt parce que c'est une définition logiciste et fautive. La définition d'une catégorie verbale a un intérêt théorique, pour la connaissance du langage en général, et non un intérêt instrumental, pour la description extérieure d'une langue déterminée. Une telle définition, d'autre part, ne peut rien nous apprendre au sujet de la structure matérielle d'une langue, ni nous permettre de reconnaître « *un nom* », comme fait physique, non parce qu'elle est inadéquate mais parce qu'elle se réfère à une autre chose, totalement différente : à un mode significatif, c'est-à-dire à une forme mentale qui appartient seulement à l'intimité de la conscience, et qui n'est pas vérifiable comme phénomène physique. Ce qu'une définition sémantique définit ne peut se rencontrer autre part que dans l'esprit. Les descriptions justement, assument la fonction de faire connaître les structures physiques comme une manifestation de modes significatifs déterminés. Les catégories verbales ne sont pas ou des modes significatifs ou des sché-

mas formels mais bien, des modes significatifs universels qui, dans des langues déterminées s'expriment (se manifestent ou se matérialisent) au moyen de schémas formels déterminés. Ces « catégories » de la grammaire sont nécessairement formelles ; mais non parce que les catégories sémantiques seraient indéfinissables ou parce que leur définition serait « inutile », mais parce que la grammaire, comprise comme *description d'un système*, ne peut définir mais seulement vérifier et décrire.

4. 1 - Naturellement, le logicisme et l'antilogicisme ne sont pas des doctrines organisées ou des positions individuelles de tels et tels chercheurs, de même qu'il est impensable qu'un chercheur soit entièrement logiciste ou entièrement antilogiciste au sens attribué à ces termes dans ces pages. Il s'agit ici de positions génériques, d'erreurs courantes qui affectent les études linguistiques et grammaticales. De telles erreurs s'insinuent jusque dans les œuvres les plus remarquables, et c'est pourquoi il convient de les signaler et de les éliminer.

4. 2 - De plus, cela est nécessaire parce que l'antilogicisme se fonde le plus souvent sur les mêmes confusions que le logicisme, et au lieu de sauver et d'éclairer cette partie de vérité que la grammaire « logique » contenait, elle l'ignore ou l'abandonne. D'autre part l'antilogicisme, dans ses diverses expressions contemporaines — historicisme, formalisme, psychologisme —, ne peut se substituer à la grammaire logique. En effet, aucune des orientations signalées n'occupe le champ nécessaire que cette discipline recouvrait : elles offrent des preuves et des descriptions, mais pas de définitions. Il ne s'agit pas de nier pour cela leur validité mais d'écarter leurs prétentions à l'exclusivité. C'est qu'en réalité, il ne s'agit pas de mises au point antithétiques en ce qui concerne la grammaire logique, mais simplement d'investigations différentes et d'une validité variable, qui s'occupent d'autres aspects du langage et s'attaquent à d'autres problèmes. Tandis que les problèmes de la grammaire logique demeurent car, ni la grammaire historique, ni la grammaire descriptive, ni la psychologie ne peuvent

se substituer à la théorie des catégories linguistiques. C'est pour cela qu'on ne doit pas abandonner la grammaire « logique », mais « on doit plutôt la définir et la fonder dans un sens nouveau »⁽⁵⁸⁾. Et il serait bon de ne la définir ni comme « grammaire » ni comme « logique », si par grammaire on entend la description d'un système et si le terme « logique » est compris comme se référant à l'objet et non à la discipline (laquelle, d'autre part étant une théorie, ne pourrait cesser d'être logique).

(« *Revista Nacional* », Montevideo, n° 189, pp. 456-473, et, en édition indépendante, Montevideo, 1957, 1958 ; également en traduction portugaise, R.B.F., II, 1956, pp. 223-244).

NOTES

(1) Cf. par ex. Ch. SERRUS, *Le parallélisme logico-grammatical*, Paris, 1933 ; id., *La langue, le sens, la pensée*, Paris, 1941 ; E. SAPIR, *Language*, New York, 1921, p. 86 et suiv. ; K. VOSSLER, *Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie*, trad. esp. *Filosofía del lenguaje* (2), Buenos Aires, 1947, p. 27 et suiv. ; L. HJELMSLEV, *Principes de grammaire générale*, Copenhague, 1928, p. 272 et suiv. ; A. ALONSO et P. HENRIQUEZ URENA, *Gramática castellana, Primer curso* (8), Buenos Aires, 1947, pp. 220-221.

(2) Au sujet des excès des antilogicistes, cf. H. Schuchardt-Brevier (2), Halle, 1928, pp. 322-25 ; B. CROCE, « *Questa tavola rotonda è quadrata* », dans *Problemi di estetica* (4), Bari, 1949, pp. 173-177 ; et, dans ce même recueil, *Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje*, note 157.

(3) Cf. par ex. E. SAPIR, I, cit. *Language* ; L. HJELMSLEV, *Principes*, p. 31.

(4) Ainsi, par ex., L. HJELMSLEV, *Principes*, p. 22.

(5) *Filosofía del lenguaje*, pp. 29-30.

(6) C'est un des lieux communs — qu'avec une arrogance non justifiée par l'importance de leurs idées, et au milieu de confusions de toutes sortes — proclament C. K. OGDEN et I. A. RICHARDS, *The meaning of Meaning*, trad. esp. *El significado del significado*, Buenos

Aires, 1954. Ceci sans parler des idées, encore plus extravagantes, de A. KORZYBSKI, *Science and Sanity*, Lancaster Pa, 1933, et de son école « antiaristotélécienne » de néo-« sémantistes » d'après lesquels la plus grande partie des maux du monde proviendraient d'un usage impropre des mots. Au sujet des méprises et des confusions sur lesquelles se fondent de telles attitudes, cf. B. CROCE, *Il linguaggio come errore*, dans *Conversazioni critiche*, I (2), Bari, 1924, pp. 105-107. Par ailleurs, Platon signalait déjà que la vérité et l'erreur ne concernent pas les noms, mais la pensée; cf. A. PAGLIARO, *Sommario di linguistica arioeuropea*, I, Roma, 1930, p. 17, et W. M. URBAN, *Language and Reality*, trad. esp. *Lenguaje y realidad*, Mexico, 1952, p. 16. En ce qui concerne les illusions « sémantistes », cf. les judicieuses observations de M. SCHLAUCH, *The Gift of Tongues* (3), Londres, 1949, p. 130 et suiv.. Quant au dogmatisme et à la fondamentale faiblesse logique des constructions audacieuses de Korzybski, cf. la critique sans appel (bien qu'insuffisamment sévère dans ses conclusions) formulée par M. BLACK, *Language and Philosophy*, trad. ital. *Linguaggio e filosofia*, Milan, 1953, pp. 279-309. Ce que le comte Korzybski pense de la logique aristotélécienne révèle une incompréhension totale non seulement d'Aristote (à qui il attribue des erreurs qui ne sont pas de lui), mais également de la mission et des fondements mêmes de la logique.

(7) Cf. COSERIU, *Forma y sustancia*, V, 8-3, 8-5. Au sujet des incohérences de ceux qui, reconnaissant la nature « non-logique » du langage, voudraient le corriger pour le rendre « logique », c'est-à-dire, pour en faire autre chose que ce qu'il est, cf. B. CROCE, *Logica comescienza del concetto puro*, trad. esp. *Lógica como ciencia del concepto puro*, Madrid-Buenos Aires, 1933; p. 380.

(8) *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, III, Berlin, 1902, p. 4.

(9) *Categoriae*, 4, 2 a; *De interpretatione*, 16 a-b, 17 a. Sur la théorie du langage d'Aristote, voir l'étude essentielle de A. PAGLIARO, *Il capitolo linguistico della « Poetica » di Aristotele*, *RicL*, III, 1945, pp. 1-55. Cf. également G. SCARPAT, *Il discorso e le sue parti in Aristotele*, Arona-Milan, 1950. R. H. ROBINS présente seulement des conclusions partielles, *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe*, Londres, 1951, pp. 19-25.

(10) Cette antériorité ne doit pas être comprises dans le même sens que s'il s'agissait simplement d'études successives du même développement linéaire (dans le sens qu'on est d'abord enfant puis homme), comme cela apparaît chez la plupart des penseurs qui identifient l'essence du langage à son instrumentalité, le réduisant ainsi à une activité pratique (cf. par ex. F. BACON, *Novum Organum*, I, 43, 59-60; J. LOCKE, *An Essay Concerning the Understanding*, rééd. de 1671, VI, 9; G. BERKELEY, *Human Knowledge*, 18, 20; et, parmi les contemporains, R. CARNAP, *Foundations of Logic and Mathematics* (4), Chicago, 1947, p. 3, et *Introduction to Semantics* (3), Cambridge, Mass. 1948, p. 3). Il s'agit d'une antériorité permanente (dans le sens que quel-

qu'un est d'abord homme, et puis poète, philosophe ou scientifique). Il convient d'ajouter, d'autre part, que l'« accessoire » n'est pas le logique en tant que tel (nécessairement contenu dans le langage), mais l'orientation logique, la *détermination par le logique* (cf. 3.2.1.). L'erreur ne consiste donc pas à reconnaître le logique dans le langage, mais à réduire le langage à la logicité.

(11) Dans ce sens, M. HEIDEGGER, *Sein und Zeit*, trad. esp. *El ser y el Tiempo*, Mexico, 1951, p. 191, signale adroitement que l'homme se manifeste « comme une créature qui parle » (cf. l'*animal symbolicum* de E. CASSIRER, *Essay on Man*, trad. esp. *Antropologia filosófica*, Mexico, 1945, p. 60), et non comme un « animal raisonnable », car cette dernière définition met l'accent sur un aspect du logos, et non sur le logos en tant que tel, dans son intégrité. Cf. également Ueber den « Humanismus », dans *Platons Lehre von der Wahrheit*, Berne, 1947, p. 53 et suiv..

(12) Cf. C. P. F. LECOUTERE - L. GROOTAERS, *Inleiding tot de taalkunde en tot de geschiedenis van het nederlands* (6), Lovaina-Groninga, 1948, p. 137, 199 et suiv..

(13) Cf. N. HARTMANN, *Das Problem des geistigen Seins* (2), Berlin, 1949, p. 218, et, surtout, A. PAGLIARO, *Logica e grammatica*, « Ricerche Linguistiche », Rome, I, 1, 1950, pp. 24, 27, et *Il linguaggio come conoscenza*, Rome, 1951 (1952) passim.

(14) Cf. ce que soutient W. M. URBAN, *ouv. cit.*, p. 63; et, avec un fondement plus rigoureux, A. PAGLIARO, *Logica e grammatica*, pp. 24, 27, 31-33; *Il linguaggio*, pp. 87-88; *Il segno vivente*, Naples, 1952, pp. 267-268, 275. Il convient d'observer, cependant, qu'il s'agit d'affirmations qui se réfèrent au langage en tant que parole réalisant une langue, et non au langage en tant que parole qui engendre ou précède la langue (surpasse?). En effet, comme nous essayerons de l'expliquer ailleurs, l'identification crocéenne du langage et de la poésie n'est pas une simple « réduction » semblable aux autres et, tout au moins sur un certain plan, il est difficile de l'éviter. A ce propos il ne sera pas inutile de signaler que même un philosophe comme M. HEIDEGGER, qui a soutenu avec vigueur la nature « aprioristique » du langage (cf. note 11), parvient, dans des œuvres plus récentes, à une identification très proche de celle de Croce, et que Aristote lui-même tendait à attribuer l'étude du logos sémantique à la poétique et à la rhétorique.

(15) Cf. *Categoria*, 4, 2 a; *De interpretatione*, 16 a.

(16) E. CASSIER, *El lenguaje y la construcción del mundo de los objetos*, trad. esp. dans *Psicología del lenguaje*, Buenos Aires, 1952, pp. 20-38, et *Zur Logik der Kulturwissenschaften*, trad. esp. *Las ciencias de la cultura*, Mexico, 1951, pp. 32-33. V. également Ch. SERRUS, *La langue...*; p. 41.

(17) C'est dans ce sens qu'on a pu parler d'un universel « primaire », ou linguistique, et d'un universel « secondaire », ou logique. Cf. H. LOTZE, *Logik* (2), Leipzig, 1880, p. 18, et *Mikrokosmos*, V, 3, 4; E. CASSIRER, *Philosophie der symbolischen Formen*, I (2), Oxford, 1954, p. 22; R. HONIGSWALD, *Philosophie und Sprache*, Basilea, 1937, p. 331 et suiv.; W. M. URBAN, *Lenguaje y realidad*, pp. 92-93; A. PAGLIARO, *Il linguaggio*, p. 78; A. SECHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, 1962, pp. 43, 91 et suiv., considère les catégories linguistiques — pour les distinguer des catégories logiques — comme des « catégories de l'imagination ». De même B. CROCE, bien que partant d'un autre point de vue, indique souvent que la pensée logique se sert du langage et en même temps le précède (le dépasse ?); cf. par ex. *Lógica*, p. 97-401; *Filosofia della pratica*, trad. esp. *Filosofia practica*, Madrid, 1926, p. 345; *La Poesia* (5), Bari, 1953, pp. 18-19.

(18) Cf. F. SCHURR, *Sprachwissenschaft und Zeitgeist* (2), Marburg, 1925, p. 92; H. DELACROIX, *Las operaciones intelectuales*, dans G. DUMAS, *Nouveau Traité de Psychologie*, trad. esp. *Nuevo Tratado de Psicología*, V, Buenos Aires, 1952, pp. 105-179 (en partic. p. 134).

(19) Cf. par ex. R. CARNAP, *Logische Syntax der Sprache*, trad. angl. *The Logical Syntax of Language* (3), Londres, 1951, pp. 2, 294.

(20) Cf., à ce propos, les élucubrations curieuses et en grande partie incongrues de L. JORDAN, *Los elementos lingüísticos de la lógica*, trad. esp., Cordoba (Argentine), 1938), et *La lógica y la lingüística*, dans *Psicología del lenguaje*, déjà cité, pp. 39-47, ainsi que celles d'autres aspirant à une « langue artificielle qui devrait éviter méthodiquement les défauts et les erreurs des langues naturelles ». Sur les impliquées par une telle aspiration, se reporter aux observations de HEGEL, *Wissenschaft der Logik*, III, 1, 3, A d, note. Cf. également ici même, notes 6, 7.

(21) *Ordklasserne. Partes Orationis*, Copenhague, 1928, pp. 47, 53 et suivantes, 85.

(22) J. DEWEY, *Logic. The Theory of Inquiry*, trad. esp. *Lógica. Teoría de la investigación*, Mexico, 1950, p. 66.

(23) Cf. G. CALOGERO, *Estetica, Semantica, Istorica*, Turin, 1947, p. 219 : « Non esiste una logica della grammatica, così come non esiste una logica del vocabolario » « ...non c'è una logicità caratteristica delle astratte strutture morfologiche, che sono addirittura schemi di schemi, classi genericissime di atteggiamenti semantici ».

(24) Cf. G. GALICHET, *Essai de grammaire psychologique du français moderne* (2), Paris, 1950, p. 23.

(25) Cf. les observations de E. BUYSENS, *La conception fonctionnelle des faits linguistiques*, dans *Grammaire et Psychologie*, Paris, 1950, p. 44 (qui, cependant commet une erreur semblable; cf. note 53).

(26) Sur cette distinction, cf. E. HUSSERL, *Ideen zu einer reinen Phaenomenologie und phaenomenologischen Philosophie*, trad. esp. *Ideas relativas a una fenomenologia pura y una filosofia fenomenológica*, Mexico, 1949, pp. 49, 54.

(27) A propos de cette idée (qui, lamentablement, fut également celle du premier Husserl et de Marty), cf. V. PISANI, *Linguistica generale e indeuropea*, Milan, 1947, p. 22 et suiv.. Mais sur l'attitude ultérieure de Husserl, v. M. MERLEAU-PONTY, *Sur la Phénoménologie du Langage*, dans *Problèmes actuels de la Phénoménologie*, Bruxelles, 1952, pp. 92-93.

(28) A propos de cette aberration, cf. B. CROCE, *Conversazioni critiche*, I (2), pp. 107-109.

(29) Cf. E. SAPIR, *Language*, p. 125.

(30) J. VENDRYES, *Le Langage* (3), Paris, 1950, p. 275.

(31) H. DELACROIX, *El lenguaje*, dans G. DUMAS, *ouvr. cit.*, pp. 195-197.

(32) Cf. K. G. LJUNGGREN, *Towards a Definicion of the Concept of Preposition*, *Studia Linguistica*, Lund, V, p. 7.

(33) Le caractère conventionnel et *a posteriori* de la distinction entre morphologie et syntaxe a été signalé justement par V. Pisani, *Actes du Sixième Congrès International de Linguistes, Rapports*, Paris, 1948, p. 19. Egalement J. PERROT, *Morphologie, syntaxe, lexique*, Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, XI, pp. 63-74, bien que croyant qu'il s'agit de « domaines de la langue », observe que « l'intérêt de ces distinctions est essentiellement pratique » et que « la présentation des faits variera selon les langues ».

(34) M. HEIDEGGER, *El Ser y el Tiempo*, p. 186.

(35) Il est nécessaire, à certains moments de l'investigation, de considérer le langage comme physicité. Mais on n'obtient cela que grâce à une opération d'abstraction. L'attitude « objectiviste », loin d'être objective, est nécessairement insuffisante et conventionnelle. En effet, « il faut adopter déjà une attitude très artificielle et compliquée pour « entendre » un « pur bruit », car même en entendant une langue étrangère, on entend des mots « incompréhensibles », et non une multiplicité de faits acoustiques » (M. HEIDEGGER, *ibid.*, p. 190).

(36) *De interpretatione*, 16 a.

(37) Cf. la distinction de J. DEWEY, *Lógica*, pp. 66 et suiv., entre « signes » et « symboles »; et celle de E. BUYSENS, *Les langages et le discours*, Bruxelles, 1943, p. 11 et suiv., entre « indices » et « signes ».

(38) C'est pour cela que la « communion phatique » dont parle B. MALINOWSKI, dans OGDEN et RICHARDS, *ouvr. cit.*, p. 330, n'est

pas une fonction autonome du langage : si les sons produits signifient et se présentent comme des signes intentionnels, ils correspondent à la fonction appellative ; et s'ils ne signifient pas, ou ne présentent pas comme des signes, ils ne sont pas du langage.

(39) Le fait que le langage se trouve dans le plan de la finalité implique, en même temps, l'impossibilité de l'interpréter en causalistes, de stimulations et de réactions (« réponses ») physiques. En effet, les interprétations causalistes et physiciennes du sens, comme celle de Ch. W. MORRIS, *Signs, Language, and Behavior*, trad. ital. *Segni, linguaggio o comportamento*, Milan, 1949, n'ont même pas pour objet le sens, mais l'interaction au moyen de « signes ». De telles vues se réfèrent d'ordinaire au schéma des expériences réalisées sur des chiens par le physiologue russe I. PAVLOV (duquel cf. *I riflessi condizionati* (2), trad. du russe, Turin, 1943, en part., pp. 273-299). Mais la prétendue analogie est totalement inadéquate, car ces expériences n'ont rien à voir avec le symbolisme humain. Elles indiquent seulement que « les animaux également réagissent face à des stimulations indirectes », et, dans la meilleure hypothèse, elles pourraient nous révéler seulement quelque chose sur des significations canines. D'autre part, dans ces mêmes expériences, le fait essentiel, du point de vue « significatif », n'est pas la réaction du chien, mais la production du signe (l'action de faire tinter la cloche), qui est un acte délibéré de liberté et d'intelligence. C'est-à-dire que, même sur le plan physicien, le comportement qu'il faudrait étudier est celui de Pavlov, et non celui du chien. Il ne s'agit pas ici de nier le caractère scientifique des études en question — caractère qu'elles possèdent certainement —, ni de discuter leurs résultats. Discutable et inacceptable est le projet même, dans la mesure où il prétend se référer au sens, car on tente d'interpréter le sens en termes de ce que tout simplement il n'est pas. Ce que ces études parviennent à dire sur le symbolisme humain, elles le disent malgré et non grâce à leur projet. Il convient de dire la même chose, et dans un sens encore plus carrément négatif, — dû à l'insécurité et aux incohérences de la méthode adoptée par les deux auteurs —, du livre déjà cité de Ogden et Richards. Non seulement ces chercheurs ne parviennent pas à découvrir la « signification du sens », mais en réalité, ils ne posent même pas un tel problème autrement qu'en apparence : ils ne font qu'indiquer de quelle manière on a coutume d'apprendre les significations. En ce qui concerne les expériences de Pavlov, cf. E. CASSIRER, *Antropologia*, pp. 69, 78. Et en général sur l'insuffisance des tentatives d'expliquer le sens en termes causalistes ou physiciens, cf. C.E.M. JOAD, *A Critique of Logical Positivism*, Londres, 1950, pp. 96-97, et, surtout, W. M. URBAN, *Lenguaje y realidad*, pp. 80-83, 103-105, 110-111. Il faut insister, de plus, sur le fait qu'il ne faut pas confondre l'éventuelle finalité extérieure du langage, son instrumentalité, et la finalité significative qui appartient à son essence. Le signe est instrument, *organon* (PLATON, *Cratylus*, 388 a) mais il est essentiellement instrument de la signification.

(40) Cf. *Forma y sustancia*, II, 3.4. A ce propos, il convient de rappeler le principe formulé par H. J. POS, *Les fondements de la Sémantique*, dans les *Actes du Quatrième Congrès International de Linguistes*, Copenhague, 1938, p. 89 : « La signification qui est attachée au mot ne participe pas avec lui au caractère de fait qui se constate, elle n'est pas objet de la connaissance au même titre que le mot. Quand on essaie d'en faire un objet dans le même sens, on retient le mot et la signification s'évanouit. La différence est que le mot est connu grâce à la constatation, tandis que la signification est connue par le fait qu'on la pense. « Pour la même raison on ne peut accepter la recommandation de A. MARTINET, *Le problème de l'opposition verbo-nominale*, dans *Grammaire et Psychologie*, pp. 97-106, de s'en tenir aux « formes », comme étant les « uniques faits observables de la réalité linguistique ». La réalité linguistique n'est pas toute forme ni toute observable.

(41) *Brevier*, p. 127.

(42) *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*, trad. esp. *Positivismo e idealismo en la lingüística*, Madrid, 1929, p. 52.

(43) A ce propos il convient de rappeler que, justement en ce qui concerne la linguistique, B. CROCE insistait sur la nécessité des études préalables de philosophie, et en particulier de logique ; cf. *Sulla natura e l'ufficio della linguistica*, maintenant dans *Lettura di poeti*, Bari, 1950, p. 253.

(44) Cf. la distinction entre « définition conceptuelle » et « définition descriptive » que fait implicitement, à propos du discours, A. W. DE GROOT, *Structurele Syntaxis*, La Haye, 1940, p. 13.

(45) Cf. A. PAGLIARO, *Corso di glottologia*, Rome, 1950, I, p. 195 ; *Il linguaggio*, pp. 78, 87. L. BLOOMFIELD, *Linguistic Aspects of Science* (4), Chicago, 1947, p. 3, observe que « the use of language in science presupposes complete stability in the habits of speech », et considère (p. 44) que pour les systèmes logico-symboliques il ne serait même pas opportun d'employer le terme « langue » (language).

(46) Cf. A. PAGLIARO, *Corso*, p. 60 et suiv. ; v., de même, *Forma y sustancia*, V, 8.5. et VI, 4.2.

(47) M. HEIDEGGER, *Hölderlin und das Wesen der Dichtung*, trad. fr. dans *Qu'est-ce que la métaphysique ?* (9). Paris, 1951, pp. 240-242.

(48) Cf. A. PAGLIARO, *Il linguaggio*, p. 66 ; M. MERLEAU-PONTY, *Sur la phénoménologie*, p. 100.

(49) Cf. B. CROCE, *Lógica*, pp. 130-131 ; G. GENTILE, *Teoria generale dello spirito come atto puro* (6), Florence, 1944, p. 102.

(50) M. HEIDEGGER, *Hölderlin*, pp. 240-241.

(51) Cf. MERLEAU-PONTY, *Sur la phénoménologie*, p. 108 ; Cf. G. CALOGERO, *Estetica*, p. 240.

(52) J. DEWEY, *Lógica*, p. 61.

(53) Ainsi, par ex., HJEMSLEV, *Principes*, p. 30, et *Le verbe et la phrase nominale*, dans *Mélanges Marouzeau*, Paris, 1948, p. 258 ; E. BUYSENS, *La conception fonctionnelle*, pp. 39-40 ; H. FREI, *La grammaire des fautes*, Paris, Genève, Leipzig, 1929, p. 133 ; J. LAROCLETTE, *Les deux oppositions verbo-nominales*, dans *Grammaire et Psychologie*, p. 108 ; etc... A ce qu'il semble, même le grand H. PAUL n'était pas entièrement exempt d'incongruités analogues, s'il est vrai qu'il faille interpréter dans ce sens son expression « substantivische Bezeichnungen der Eigenschaft und des Geschehens » (*Prinzipien der Sprachgeschichte* (5), Halle, 1920, p. 352). En revanche, il faut bien le rappeler, les champions du logicisme grammatical, A. ARNAUD et C. LANCELOT, ne commettaient pas ces mêmes erreurs, eux qui distinguaient avec beaucoup de finesse et dans un sens encore acceptable aujourd'hui, fonction verbale et fonction substantive (Cf. *Grammaire générale et raisonnée*, 11, 13).

(54) Cf. E. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, ed. L. Landgrebe, Hambourg, 1948, p. 249.

(55) On peut en avoir un exemple dans H. BERGSON, *La pensée et le m.*, Paris, 1934, pp. 85, 185.

(56) Cf. l'interprétation absolument exacte de A. SECHEHAYE, *Structure logique*, p. 202 et suiv., et G. GALICHET, *Grammaire psychologique*, pp. 23-24.

(57) B. BLOCH et G. L. TRAGER, *Outline of Linguistic Analysis*, Baltimore, 1942, p. 69.

(58) Cf. E. CASSIRER, *Antropologia*, p. 237